

Humphrey Bogart (1900-1957)

Numéro 10, octobre 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1957). Humphrey Bogart (1900-1957). *Séquences*, (10), 49–50.

HUMPHREY BOGART

(1900 - 1957)

On connaît le personnage : jambes en V, pouces derrière la ceinture, chemise sans cravate ou avec noeud papillon, lèvre supérieure avancée et sourire fait de grimace ou d'inquiétude. Voilà Humphrey Bogart tel que le cinéma le montre.

Qui était cet acteur étonnant ? Il avait vu le jour avec le siècle. Son père, médecin, et sa mère, illustratrice de périodiques, lui rendirent la vie facile. L'abondance d'argent lui permit d'abandonner vite l'école et sa famille. Il s'engage d'abord dans la marine. Démobilisé, il fait un peu tous les métiers. Il obtient quelques petits rôles au théâtre qui lui permettent de se familiariser avec le plateau. Ce n'est qu'en 1936 qu'il se voit confier son premier grand rôle, celui de Duke Mantee, le gangster de La forêt pétrifiée. Il était alors sous contrat avec la Warner pour une période de vingt ans. C'est donc pour cette firme qu'il tourne la plus grande partie des soixante-treize films de sa carrière d'acteur. En 1949, il fonde sa propre société de production, la Santana Pictures.

On peut distinguer dans les principaux films où il a joué une double tendance : le cynisme assumé et la pitié refoulée. Bogart est le révolté lyrique de La grande évasion, l'aventurier d'une ironie amère et lucide du Faucon maltais, le clochard fébrile du Trésor de la Sierra Madre, le redresseur de torts de Bas les masques, le malfaiteur cynique de La maison des otages, le solitaire presque truculent de l'African Queen. C'est la guerre plus que le crime qui lui révèle le poids de la peur et le mépris des actions audacieuses. Dans Key Largo, il refuse le combat "à la royale" proposé par le gangster Robinson. Dans le Cirque infernal, il fait montre d'amertume devant les massacres. Mais un grand danger le guette : comment, dans ce monde moderne, éviter de sombrer dans la folie ? Qu'on songe à la fin du Trésor de la Sierra Madre et à celle d'Ouragan sur le Caine.

Dans l'aventure qu'il a couru au cinéma, Humphrey Bogart a été tour à tour détective, gangster, soldat, journaliste, avocat, scénariste, pilote d'essai... Sa maîtrise de soi, son intelligence, son courage lui permirent de se transformer en un autre personnage avec une souplesse étonnante. S'il a été, comme on l'a dit, un dur, et même "le dur", la sympathie qu'il s'attirait provenait de ses yeux, de ses yeux profondément doux qui nous révélaient que cet homme couvait de la pitié et même en inspirait. Il ne fut ni séducteur, ni superman. Il incarnait d'une façon admirable la virilité, cette virilité un peu brutale qui fait dire à Chaboud qu'Humphrey Bogart "a été et reste l'acteur le plus mâle de tout le cinéma". Et cette affirmation rejoint celle d'André Bazin : "L'homme bogartien ne se définit pas par son respect accidentel ou son mépris des vertus bourgeoises, par son courage ou sa lâcheté, mais d'abord par cette maturité existentielle qui transforme peu à peu la vie en une ironie tenace aux dépens de la mort."

SUR LA TOMBE DE HUMPHREY BOGART

Extrait de l'adieu prononcé le 17 janvier 1957, sur la tombe de Humphrey Bogart par John Huston.

Humphrey Bogart est mort lundi matin. Sa femme était à son chevet et ses enfants étaient dans la chambre voisine. Il était resté inconscient pendant une journée. Il n'a pas souffert. Ce fut une mort paisible. A aucun moment, pendant les mois de sa maladie, il ne crut qu'il allait mourir, non qu'il refusât d'y penser, mais simplement parce que cela ne lui vint jamais à l'esprit. Il aimait la vie. La vie, c'était pour lui sa famille, ses amis, son travail, son bateau. Il ne pouvait concevoir d'en quitter aucun, et ainsi, jusqu'au tout dernier instant, il pensa à ce qu'il ferait quand il irait mieux. Il fit repeindre son bateau. Son fils, Stephen, aurait bientôt l'âge d'apprendre à naviguer, et de partager avec son père l'amour de la mer. Quelques semaines de bateau, et Bogie serait tout à fait prêt à reprendre le travail. Il allait faire de bons films — rien que de bons films à partir de maintenant.

Il était devenu avec les années de plus en plus conscient de la dignité de sa profession — acteur, pas vedette. Acteur. Lui-même ne se prit jamais trop au sérieux, mais son travail, énormément. Il considérait l'image quelque peu voyante de Bogart, la vedette, avec un cynisme amusé; mais il tenait en haute estime Bogart, l'acteur. Ceux qui ne le connaissait pas bien, qui n'avaient jamais travaillé avec lui, qui n'appartenaient pas au petit groupe de ses amis intimes, ceux-là avaient de l'homme une idée toute différente de celle qu'en avaient les rares privilégiés. Je crois que ceux qui ne le connaissaient qu'à peine étaient les plus désavantagés, et particulièrement s'ils étaient le moins du monde imbus de leur importance dans le milieu du cinéma. Les "grosses légumes" avaient appris à tenir à l'écart de certaines brillantes réunions de Hollywood leurs gros cous musclés plutôt que de les y exposer aux banderilles de Bogart.

Aucun de ceux qui vinrent le voir au cours des dernières semaines ne l'oubliera jamais. Il faisait montre d'un courage unique, purement animal. Après la première visite, — il n'en fallait pas moins pour surmonter le premier choc causé par son apparence dévastée — on devenait vite sensible à la grandeur qu'elle dissimulait, et on se sentait étrangement exalté, fier d'être là, fier d'être son ami, l'ami d'un homme aussi courageux.

Bogie était heureux... Au départ, il eut le plus grand don qu'un homme puisse avoir: le talent. Le monde entier sut le reconnaître. Grâce à lui, il put mener une vie confortable avec sa femme et ses enfants. Sa vie, bien qu'elle ne fût pas particulièrement longue, fut richement, pleinement vécue. La source de ses plus grandes joies fut ses enfants, Stephen et Leslie, qui donnèrent aux dernières années de sa vie sa principale signification. Non, Bogie ne désirait plus rien. Il avait obtenu de la vie tout ce qu'il voulait, et davantage. Nous n'avons pas de raison de le plaindre, lui — mais de nous plaindre, nous de l'avoir perdu. Il est absolument irremplaçable. Il n'y en aura jamais d'autre comme lui.